

Jean Bodin, *Les Six Livres de la République*, Préface

Car pendant que le navire de notre République avait en poupe le vent agréable, on ne pensait qu'à jouir d'un repos très-haut fermé, et assuré,

avec toutes les farces, mommeries, et mascarades que peuvent imaginer les hommes

fondus en toutes sortes de plaisirs. **Mais depuis que l'orage impétueux a tourmenté le**

vaisseau de notre République, avec telle violence que le Patron même, et les pilo

tes sont comme las, et recrues d'un travail continuel, il faut bien que les passagers y

prêtent la main, qui aux voiles, qui aux cordages, qui à l'ancre : et ceux à qui la

force manquera, qu'ils donnent quelque bon avertissement, ou qu'ils présentent leurs

vœux et prières à celui qui peut commander aux vents, et apaiser la tempête,

puisque tous ensemble courent un même danger. Ce qu'il ne faut pas attendre des en

nemis qui sont en terre ferme, prenant un singulier plaisir au naufrage de notre Ré

publique, pour courir au bris, et qui jadis se sont enrichis du jet des choses les plus

précieuses, qu'on fait incessamment pour **sauver ce Royaume** : lequel autrefois a eu

tout l'Empire d'Almaigne, les Royaumes d'Hongrie, d'Espagne, et d'Italie, et tout

le pourpris des Gaules jusqu'au Rhin sous l'obéissance de ses lois : et ores qu'il est

réduit au petit pied, ce peu qui reste est exposé en proie, par les siens mêmes, et au dan

ger d'être froissé brisé entre les roches périlleuses, si on ne met peine de jeter les ancres

sacrées, afin d'aborder, après l'orage, au port de salut, qui nous est montré du Ciel, avec

bonne espérance d'y parvenir, si on veut y aspirer. C'est pourquoi de ma part, ne pouvant rien mieux,

j'ai entrepris le discours de la République.

(...)

(Je suis) de ceux qui ont un désir, et vouloir perpétuel de voir l'état de ce Royaume en sa première splendeur, fleurissant encore en armes et en

lois : ou s'il est ainsi qu'il n'y eut onques, et n'y aura jamais République si excellente en

beauté qui ne vieillisse, comme sujette au torrent de nature fluide, qui ravît toutes choses, du moins qu'on fasse en sorte que le changement soit doux et naturel, si faire ce peut

et non pas violent, ni sanglant. C'est l'un des points que j'ai traité en cet œuvre, commençant par la famille, et continuant par ordre à la souveraineté, discourant de chacun membre de la République, à savoir du Prince souverain et de toutes sortes de Républiques (...)

(...)

Et quant à la Justice, si Macciavel eût tant soit peu jeté les yeux sur les bons auteurs, il eût trouvé que Platon intitule ses livres de la République, les livres de la Justice, comme étant icelle l'un des plus fermes piliers de toutes Républiques. (...)

(...)

C'est donc une incongruité bien lourde en matière d'état, et d'une suite dangereuse, enseigner aux Princes des règles d'injustice pour assurer leur puissance, par tyrannie qui toutefois n'a point de fondement plus ruineux que celui-là. Car depuis que l'injustice armée de force prend sa carrière d'une puissance absolue, elle presse les passions violentes de l'âme, faisant qu'une avarice devient soudain confiscation, un amour adultère, une colère fureur, une injure meurtre : et tout ainsi que le tonnerre va devant l'éclair, encore qu'il semble tout le contraire : aussi le Prince dépravé d'opinions tyranniques, fait passer l'amende devant l'accusation, et la condamnation devant la preuve : qui est le plus grand moyen qu'on puisse imaginer pour ruiner les Princes, et leur état.